ALBERT OLLIVIER

Saint-Just et la force des choses

PRÉFACE
D'ANDRÉ MALRAUX

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1954.

Extrait de la publication

à XAVIER DE LIGNAC
à ROBERT GALLIMARD

PRÉFACE

par

ANDRÉ MALRAUX

Extrait de la publication

« Je n'aime point cet extravagant. Il veut apporter à la France une république de Sparte, et c'est une république de Cocagne qu'il nous faut. »

Propos attribué à DANTON.

Que Saint-Just appartienne au domaine où l'histoire se confond avec la légende, on le sait depuis qu'on écrit sur lui. Lorsque, aux pamphlets et aux panégyriques, ont succédé les « études objectives », Saint-Just, changé en quelque politicien qui s'appellerait comme lui, est devenu inintelligible. Ce livre attend des disciplines de l'histoire — et d'abord de la plus riche documentation rassemblée jusqu'ici — le secret de la légende, non la preuve de son imposture. Albert Ollivier ne croit pas que l'âme révolutionnaire se confonde avec une interchangeable exaltation; ni que nous ouvrions cette biographie comme celle de Robespierre. Bien qu'il investisse Saint-Just comme il investirait Robespierre, il sait que le premier se prolonge dans une ombre souterraine. « Les Robespierre, les Danton, les Saint-Just, qui maintenant, ce me semble, gisent dégonflés sur la grève », écrivait Barrès vers 1920 : le monde commençait ou préparait cinq révolutions.

La nôtre est le temps légendaire de notre histoire; plus grand que celui de Louis XIV, moins flou que celui de saint Louis. Elle exalte les adolescents de France comme le Niebelung exalte ceux d'Allemagne, comme Plutarque exalta ceux d'autrefois; elle est une métamorphose du monde, un des temps où tout devient possible, où naissent les fils d'aubergistes qui deviendront rois, les fils de petits gentilshommes qui deviendront empereurs. On n'y a plus d'ancêtres,

on y a peu de parents. On n'y vieillit pas. Lorsque Saint-Just voit Hoche pour la dernière fois, ils ont vingt-six ans l'un et l'autre. Danton meurt à trente-cinq, Robespierre à trente-six. Une Jeunesse de marbre mutilée veille sur ces quelques années, victorieuses du vieux fleuve héraclitéen.

Pas de famille; un destin qui se fait de main d'homme; et, au temps du plus grand pouvoir de Saint-Just, pas de femmes. L'époque plutarquienne va de l'exécution de Mme du Barry, de Marie-Antoinette et de Mme Roland, à la libération de Mme Tallien. La patrie y est seule reine, servie par l'éloquence et la terreur.

Son manteau légendaire enveloppe maintes grandes figures, et d'abord Robespierre. Mais l'*aura* de Saint-Just émane de lui seul, et c'est elle que je voudrais saisir.

Les historiens dantonistes ont perdu beaucoup de leur autorité. Si Danton a peut-être été guillotiné par le fanatisme, Robespierre a sans nul doute été guillotiné par des coquins. Que le surnom de l'Incorruptible prête ou non à sourire, on ne voit pas que Tallien, Barras et Fouché l'aient repris. De la Révolution, les dantonistes semblent avoir assumé la gloire; et les robespierristes, le sang. L'histoire devient manichéenne, lorsqu'elle anime des rêves et légitime des passions. Et Michelet, père de ce manichéisme, ne parvient ni à une idée claire de Robespierre ni à nous faire comprendre d'où celui-ci tire son pouvoir; alors que sa pénétration fraternelle de médium nous impose de Saint-Just une image à la fois hostile et grandiose, déjà mythique. Aucun robespierriste n'a sa statue en France, mais le nom de Saint-Just est inscrit dans un Panthéon secret. Lorsqu'un adolescent possède les pouvoirs du destin, il ne semble pas les avoir conquis, mais reçus de quelque divinité. Pourtant, le « teint de jeune fille » d'un visage au front très bas et dont les sourcils se rejoignent, ne suffit pas à appeler l'expression : archange de la Terreur. Le mythe a donné à Danton le visage

Extrait de la publication

de Mirabeau, à Mirabeau celui de Beethoven; mais le portrait de Carnavalet nous montre un Danton qui ressemble au bébé Cadum. La légende ne naît pas de la beauté de Saint-Just, sa beauté naît de la légende; pour que sa tête devienne celle de l'archange de la guillotine, il faut que le bourreau la ramasse.

Mais ce bourreau tranche un destin historique. Nombre de contemporains voyaient en Saint-Just le rival prochain de Robespierre. Comment ne pas rêver de l'histoire qu'interrompt le couperet qui libère Hoche et appelle Bonaparte? Sa résonance s'épand dans le silence gardé par Saint-Just, du 8 thermidor à son exécution. Ce silence recouvrait-il la rupture avec Robespierre, que Michelet conjectura (« Ce jeune Dracon était celui que tous trahissaient... ») et dont Albert Ollivier réunit et ordonne de si pressantes présomptions? Elle justifierait le dédain somnambule de Saint-Just, le « Trop tard » dont la cloche semble sonner en lui dès que son dernier discours est suspendu. Cet orateur illustre, interrompu pour une motion d'ordre, et qui occupait la tribune, ne semble pas avoir *tenté* de reprendre la parole, même pendant la mise en accusation de Robespierre, même pendant la sienne; ce chef qui, seul des Conventionnels accusés, connaissait les questions militaires, passe les heures de sa délivrance à veiller le cadavre de Lebas... L'action de la Commune fut-elle un désastre pour les accusés? Le tribunal révolutionnaire les eût-il acquittés? Nous entendons encore l'accent d'angoisse de Robespierre, lorsqu'on lui donne à signer l'appel au peuple : « Au nom de quoi? » Saint-Just était moins légaliste. Aucune surprise, aucune succession d'événements ni de hasards ne voile tout à fait l'aile du suicide qui s'étend sur sa dernière nuit, ne rend compte de son silence semblable à la toge de César levée devant ses meurtriers. Il semble avoir subi sa libération avec la même indifférence amère que son exécution.

Il y a encore l'amitié. N'en négligeons pas le pouvoir. Don Quichotte et Sancho, Bouvard et Pécu-

Extrait de la publication

chet, les cavaliers de Courteline eux-mêmes, lui doivent de n'être pas de simples grotesques. Robespierre n'a pour amis que les Duplay, qui appartiennent à la petite histoire; aux yeux de la grande, ses amis sont morts avec lui, pour lui, comme des fidèles pour une idole aux yeux fermés; il n'est pas mort pour eux. Alors que Saint-Just est un homme de fidélité. Et sans doute l'histoire ne se trompe-t-elle pas, puisqu'il a porté jusque sous la guillotine le masque de l'amitié.

Mais ni la mascotte de la Terreur, ni l'ami exemplaire, ne suffiraient à distinguer irréductiblement le Grand Accusateur, d'un Fouquier-Thinville magistral; c'est-à-dire, à maints égards, de Robespierre. Dans la mémoire de la France, où s'unissent la Révolution et la guerre, il continue Danton, qu'il a tué : « Nous sommes contents de toi, Citoyen Représentant; ton plumet n'a pas remué un seul brin, nous avions l'œil sur toi : tu es un bon bougre. » Ce qui demandait quelque fermeté, l'accoutrement tricolore des représentants faisant cible. Mais « il chargeait comme un jeune hussard ». On sait qu'il ne se contentait pas de charger : il trouvait des défaites, et quittait des victoires. L'énergie de Robespierre était parlementaire ou clandestine. Et la légende française aime les soldats plus que les militaires, les généraux vainqueurs qui pacifient la Vendée, et ces civils césariens qui cachent Jourdan accusé, lui confient l'armée, contribuent puissamment à la réorganiser, et, lorsqu'ils écrivent : « *Nous présageons la victoire* », ajoutent : « *Nous envoyons les drapeaux* ». Sans doute la présence de Saint-Just dans quelques mémoires tient-elle à celle des soldats de l'an II dans toutes les autres...

*

Ces éléments appartiennent à sa légende, mais leur ensemble ne le peint pas, même si on lui ajoute des dons éclatants. Car Saint-Just n'est pas le Marceau

Extrait de la publication

inexorable que devraient faire de lui les prestiges de la jeunesse, du courage, du talent et de la mort. Il n'est pas plus éloquent que Vergniaud, plus énergique que Danton, plus rigoureux que Marat : il l'est autrement.

Dans ce que nous entendons encore de ses discours, dans ce que nous lisons de ses arrêtés, les historiens entendent moins l'écho de Robespierre que celui de Bonaparte. L'action des grandes figures de l'histoire commence à ce qui les impose aux hommes : avant de couvrir de victoires l'armée d'Italie, Bonaparte devait en recevoir le commandement. L'intrigue y eût suffi; eût-elle suffi à transformer des clochards en légions, à faire rentrer dans le rang les généraux plus âgés et plus expérimentés? *Avant* la première bataille, il est déjà un possédé : possédé par la volonté de tirer d'un désordre un instrument, à laquelle il sacrifie tout, aussi implacablement que Saint-Just. Ses ordres sont exécutés parce qu'ils semblent dictés par une puissance supérieure, la Victoire; comme ceux de Saint-Just par la République. Et Saint-Just à Strasbourg, avant la première bataille, ne fait pas autre chose que Bonaparte en Italie. Il rétablit la foi; et pour cela, l'ordre — et d'abord l'intendance... Ils sont séparés par leurs desseins, et unis par l'envoûtement commun qui les dépersonnalise, et dont ils tirent leur autorité.

Prenons garde à leurs notes littéraires ou sentimentales : l'intérêt en est grand; l'enseignement, nul. Celles de Bonaparte, mort à trente ans, feraient de lui un personnage qui ne ressemblerait guère à Napoléon. Ces hommes capables d'exprimer leur action par un style incorruptible rivalisent, en littérature et en rêverie, tantôt avec Jean-Jacques Rousseau, tantôt avec Cadet-Rousselle. Carnot aussi, dans ses poésies; et même Laclos dans *l'Éducation des Filles*. (Mais Laclos écrit *les Liaisons dangereuses* comme Saint-Just écrit ses discours...) Bien que « la force des choses » joue un rôle capital dans les destins historiques, tout homme de l'histoire possède, dès ses premières actions, un « ins-

Extrait de la publication

tinct des choses » qui balaie les déchets de ses carnets, où nous croyons trouver ses secrets. Peu importent ses confidences et ses rêveries : son vrai secret est ce qui permet ses actes. Saint-Just a noté des niaiseries au sujet de l'armée; qu'il doive en proposer la réorganisation, il écrit le discours sur l'amalgame, qu'admirera Napoléon. Mais si son énergie et son réalisme sont comparables à ceux de Bonaparte, ils sont au service de la République, et non au sien. D'une République qui n'est pas « le gouvernement »; qu'il contribue à créer, poursuit, atteint et poursuit encore, comme Bonaparte la gloire. Il se confond avec cette poursuite plus encore que ce dernier avec ses victoires, que Napoléon avec l'Empire. Reste à savoir ce que signifie pour lui la République.

Sa campagne d'Italie est évidemment son discours sur la mort du roi. Michelet en a recueilli les derniers frissons : « Lorsque, passant à la Gironde et laissant là Louis XVI, il se tourna d'une pièce vers la droite, et dirigea sur elle, avec sa parole, sa personne tout entière, son dur et meurtrier regard, il n'y eut personne qui ne sentît le froid de l'acier. » La force de ce discours ne venait pas de l'éloquence du temps, mais de formules qui se voulaient romaines — et l'étaient. Formules inséparables de leur prise sur l'événement. Les siennes perdent leur profonde résonance si l'on y voit seulement l'accusation de Louis XVI : « *Cet homme doit régner ou mourir!* » ne s'adresse pas à lui. C'est la mise en accusation de la Convention par sa propre conscience. A une assemblée dont la majorité regrettait de condamner par justice, Saint-Just enjoignait de tuer par devoir.

Il semble aujourd'hui que la mort du Roi ait été résolue par quelques-uns, nommément par Danton, afin « de jeter le cadavre de Louis XVI entre la France et l'ennemi »; mais cette résolution ne fut point avouée. D'où un procès de « criminel de guerre » où le tribunal se sentait juge et partie, avec un malaise d'autant

Extrait de la publication

plus profond qu'il prétendait juger au nom du droit et de la justice. De quel droit, sinon de celui qu'il choisissait? Quant à la justice, huit siècles de royauté sacrée dans les cathédrales n'étaient pas si oubliés qu'il ne fût dérisoire de « juger Louis en tant que citoyen ». « *Cet homme*, dit Saint-Just, *nous prouvera que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour soutenir le dépôt qui lui était confié.* » Même tirer sur le peuple : était-il le premier? Restait la fuite vers l'armée ennemie. Nous sommes stupéfaits que Saint-Just en parle incidemment. Du moins *le dépôt* avait-il un sens pour lui. Lui seul, en condamnant cet homme, voulait balayer du glaive la couronne de Saint Louis et la pourpre de Richelieu, tuer l'âme de la royauté : il n'exigeait pas cette faible tête parce que coupable, mais parce qu'usurpatrice. Sur le cadavre qui allait symboliser ceux de tous les rois de France, le sacrificateur entendait fonder la République de droit divin.

Ce discours, inconcevable de la part de Bonaparte, il le reprend contre Danton, il l'eût repris contre Hoche. Ambition? Elle fut vite comblée. N'opposons pas l'ambitieux Saint-Just au modeste et pieux Fouché, le plus habile de ses meurtriers. Ses contemporains parlent moins de son ambition que de son fanatisme. On a entendu par là, plus tard, exaltation et implacabilité. Exalté? silencieux plutôt, sauf lorsqu'il devait parler aux soldats. C'est bien de fanatisme qu'il s'agit, parce qu'il s'agit de foi.

Son vocabulaire nous égare, et peut-être l'égare-t-il lui-même. Tantôt le mot principes a pour lui le sens courant au XVIIIe siècle, et tantôt un sens quasi-théologique. Certes, il n'est pas chrétien. Mais il ne combat pas seulement pour défendre un régime qu'il juge bon, contre le retour d'un régime qu'il juge mauvais : il a la vocation de la Révolution. Celle-ci a créé le monde dans lequel il vit, et que la République seule a le droit de juger. Il aspire à être le porte-glaive de ce jugement contre tous, et par tous les moyens, des charges de

Extrait de la publication

Fleurus au Bureau de Police. La République sera sauvée par la communion combattante de ses fidèles, et changera la condition des hommes : ses ennemis ne sont donc pas des infidèles, mais des scélérats. Mythologie singulière? Pas plus que celle du Coran, qu'ont servie quelques hommes d'action assez remarquables; pas plus que certains marxismes. Il a vingt et un ans à la prise de la Bastille, et meurt au lendemain de Fleurus : sa courte vie d'homme ne se déroule que dans une Apocalypse victorieuse. Mais « *Vous déciderez si le peuple français doit être commerçant ou conquérant* » ce n'est pas tout à fait la politique; et c'est l'Islam.

Il a rêvé de laboureurs idylliques, bénis par des vieillards de bas-relief. Anecdotiquement. On étudiera un jour ses vieillards avec les bucoliques d'Auguste et les moutons de Bonaparte. Pensait-il que la fin des privilèges, puis celle des conspirations, suffiraient à assurer la prospérité générale? Dès que sa voix prend l'accent auquel nous la reconnaissons, c'est qu'il ne parle plus d'organiser la production agricole, mais de *délivrer* le peuple : « *Il s'agit moins de rendre le peuple heureux que de l'empêcher d'être malheureux* ». Donc, de le délivrer de ses oppresseurs héréditaires, puis des conspirateurs qui entravent la circulation des grains et font baisser la monnaie, de l'ennemi surtout; mais aussi des riches Strasbourgeois qui laissent sans chaussures les soldats de l'armée du Rhin, — et de l'accusateur Schneider qu'il fait exposer, lié au montant de la guillotine. Les robespierristes n'étaient pas des défenseurs de la bourgeoisie. Ils étaient les défenseurs de la République, c'est-à-dire de l'État. Bien qu'ils aient écrasé le prolétariat parisien, le 10 thermidor sacrera l'argent. A la musique des bals du Directoire, le Conseil de la Banque de France commanditera Brumaire : nulle noblesse spartiate ne succédera aux derniers gentilshommes français. Mais rien n'est plus loin de Saint-Just que l'idée de prolétariat : « *Un métier s'accorde mal avec le véritable citoyen : la main de l'homme n'est faite que pour la terre et pour les armes.* »

Extrait de la publication

Rousseau proclamait l'homme fait pour la terre, il ne le proclamait pas fait pour les armes. Et Saint-Just s'éclaire singulièrement, dès que l'on comprend que sa cité future ne vient ni du *Contrat social*, ni de la Raison, — ni même de son siècle.

Les garçons quitteront la maison paternelle à cinq ans, et appartiendront à la République jusqu'à vingt-cinq (l'âge de Saint-Just lorsqu'il écrit). Ils passeront vingt ans en uniforme, tantôt de laboureur et tantôt de soldat, tandis que les filles seront élevées par leur mère. Ne prenons pas ce texte légèrement. Il n'exprime pas une des fictions politiques, si nombreuses alors, par quoi les avocats las de leurs codes s'accordaient à Greuze; et n'est saugrenu que si l'on suppose qu'il tend au bonheur. Si l'on comprend, au contraire, qu'il tend *à autre chose*, il nous porte au centre de la pensée de Saint-Just, qui n'est pas tout à fait une pensée. Celui-ci ne croit qu'à demi aux lois et au Sénat, si longtemps que les mœurs ne sont pas la garantie des lois, que la vertu n'est pas la garantie du Sénat. « Les mœurs » assurent le maintien de la vertu, et la vertu, c'est la sienne : la vocation de la République. Il veut créer des institutions pour former des hommes, et des hommes pour vouloir des lois dignes d'eux. Que l'on cesse d'étudier de telles institutions au nom du bonheur, et plus encore de la raison — entre le système métrique et les réformes du Code civil — leur vraie nature se révèle; elles sont la règle d'un immense couvent, où la cocarde remplace la croix. La patrie se prépare à libérer tous les opprimés comme les ordres monastiques naissants se préparaient à libérer les âmes. Le laconisme qu'il veut imposer est celui des Ordres. Cet uniforme est de bure. On a cru Saint-Just rationaliste parce qu'il était réaliste; ni saint Bernard, ni saint Dominique, ni saint Ignace — ni Mahomet — n'étaient des rêveurs.

« *Il faut ramener toutes les définitions à la conscience; l'esprit est un sophiste qui conduit toutes les vertus à l'échafaud* ». Il appelle institutions les moyens de former

Extrait de la publication

cette conscience, qui n'est pas seulement celle de la justice, quoi qu'il en dise. Il croyait les trouver à Sparte; il les eût trouvés dans l'Église. S'il se sent, se veut lié à l'armée, c'est qu'elle est nécessaire? C'est aussi qu'il y voit l'ébauche de cette société spartiate où sont négligeables les classes (dont tous les Ordres ignorent les conflits...). Nous ne retrouvons pas sans peine ce que fut après Jemmapes, après la reprise de Landau, au lendemain de Fleurus, cette armée sans précédent, souvent spoliée, mais où la République trouvait sa première incarnation, loin des politiciens et de l'imposture. Lorsqu'il écrit avec fureur au Comité : « *J'ai vu des soldats mourir de faim en baisant leur fusil* », il s'y sent chez lui. Non sans lucidité. Il sait qu'à son arrivée à Strasbourg, les soldats vendaient leurs souliers. (Il leur en donne d'autres, et quiconque achètera des effets militaires sera condamné à mort.) Dans sa constitution, « *une armée qui élit son chef est déclarée rebelle* ». Mais il veut que les villages d'Alsace libérés prennent les noms des soldats qui s'y sont distingués, que tout blessé « *porte une étoile d'or sur son vêtement à l'endroit où il a reçu des blessures; s'il est mutilé ou s'il a été blessé au visage, il portera l'étoile sur son cœur.* » Sa République est une paysannerie encadrée par une autre armée, par une Société des Jacobins passée au service de l'État, et peut-être par des Templiers de la Révolution recrutés dans la franc-maçonnerie de son adolescence. Pour ce fils d'officier, élevé par des prêtres, « *la destinée d'un peuple se compose de ceux qui visent à la gloire et de ceux qui visent à la fortune* ». Restait à remettre à ceux qui visent à la gloire le gouvernement de ceux qui visent à la fortune. Notre siècle devait montrer qu'une telle entreprise n'est pas utopique, à condition de confondre les premiers avec ceux qui visent au pouvoir. Saint-Just n'annonce ni le communisme ni le fascisme en tant que doctrines : il veut continuer Lycurgue, et tiendrait l'industrie pour superflue, si elle ne servait à fabriquer les armes. Mais il annonce LES communistes et LES fascistes, le parti unique et tout-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ALBERT OLLIVIER

Saint-Just
et la force des choses

Avant la prise de la Bastille, Saint-Just, jeune étudiant en droit, démontre dans un long poème satirique, *Organt*, « l'analogie générale des mœurs avec la folie ». La Révolution sera pour lui une remise en cause non seulement du monde politique, mais de la condition humaine. Son ultime raison d'être, il la livrera quelques jours avant de mourir dans ces phrases célèbres : « Je méprise la poussière qui me compose... Mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et sous les cieux. »

Comment Saint-Just en est-il venu là? Quels chemins a-t-il suivis, quels combats a-t-il livrés, pour ne plus trouver d'espérance qu'en l'au-delà?

La Franc-Maçonnerie d'alors semble avoir influencé sa pensée et servi son accession au pouvoir. (Mais ce rigoriste était aussi un sentimental : la rupture qui mit fin à son premier amour devait lui inspirer l'esquisse d'un roman autobiographique qui nous est ici révélé.)

Des pièces récemment déchiffrées établissent le bien-fondé des réquisitoires de l'accusateur du roi, de Hébert, de Danton, au nom du Comité de salut public.

La divergence aperçue par Albert Ollivier entre Robespierre et Saint-Just, dans le dernier trimestre, éclaire d'un jour nouveau le 9 Thermidor et détruit la légende d'un triumvirat dominant jusqu'au bout le Comité.

Ainsi dégagée des images d'Épinal pro ou anti-révolutionnaires, l'histoire de la Terreur autour d'un jeune homme qui croyait en ses idées paraît encore plus pathétique.

Il est peut-être excessif de dire : « Il n'y a pas de grands hommes, il n'y a que de grands conflits. » Mais il est vrai que la valeur d'un homme tient à sa manière « d'éprouver, d'exprimer un grand conflit, et d'y répondre ». Du point de vue qu'il exprime par ces mots, Albert Ollivier a mis en valeur des aspects inconnus — et passionnants — non seulement de « l'Archange de la Terreur », mais de la révolution elle-même. Il a fait œuvre de philosophie en même temps que d'historien.

Extrait de la publication